

ÎLES FLOTTANTES

« Îles flottantes » est aussi le titre d'un récit de Joyce Mansour, paru en 1973 dans *Histoires nocturnes* aux Éditions Gallimard.

© Libella, Paris, 2017

ISBN : 978-2-7529-1128-5

JEAN LUC CATTACIN

ÎLES FLOTTANTES

roman

PHÉBUS
LITTÉRATURE FRANÇAISE

à Isabelle

*« N'ayez pas peur ; l'île est pleine de bruits,
De sons et d'airs mélodieux, qui ravissent mais ne font aucun mal. »*

William Shakespeare,
La Tempête, Acte III, Scène 2

PREMIÈRE PARTIE

La femme en ciré jaune n'avait qu'un étal minuscule et lorsque je suis passé devant la table de jardin sur laquelle elle avait disposé les objets qu'elle vendait elle enlevait la grande feuille de plastique dont elle l'avait recouverte pendant la pluie. C'est peu dire que cela avait été inefficace : tout était trempé. Mais comme elle soulevait la bâche transparente dans le soleil revenu afin qu'il évapore l'eau qui du ciel avait tout gagné quelques heures plus tôt, la tablette brune couchée là sans vie m'a soudain comme sauté aux yeux de son corps de bois sombre. Sorte de sole solide, ni rectangle ni ovale, plaque allongée plate et trapue à la fois aux angles arrondis aux tranchants émoussés, évidente et tout de même étrange, elle s'affinait sur l'un de ses côtés, poisson de bois sans nageoires, sans queue ni tête. Le contact de l'eau sur une partie de sa surface l'avait rendue bicolore, pie, camée miel et châtaigne, cuir sec/cuir humide, caramel/chocolat. M'arrêtant alors je vis que comme d'écailles elle semblait partout recouverte de marques irrégulières, de petits dessins grossiers alignés, et sans réfléchir soudain curieux j'ai tendu vers elle ma main qui serrait un billet donné un peu plus tôt par mon père, et posé la pointe d'un index

inquisiteur sur le flanc plat, et l'ai senti scarifié de fins sillons, qui formaient des figures.

C'est gravé aussi de l'autre côté m'a dit la femme en jaune, tu peux la prendre dans ta main hein et je l'ai regardée et docile ai mis le billet dans l'autre main et l'ai prise, la tablette, et le contact du bois froid parcouru de signes a doucement électrisé ma paume. C'était à mon pauvre frère disait la femme ça vient de l'île de Pâques je crois, il y est allé quand il était en poste à Tahiti il l'a rapportée de là-bas... tu vois ça vient d'une île et ça arrive sur une autre à l'autre bout du monde a-t-elle ajouté en souriant un peu tristement, et je me suis dit alors que son frère était mort. Elle s'est arrêtée un moment puis a ajouté sur un ton interrogateur : c'est tout ce que tu as ? Lorsque j'ai levé les yeux à nouveau j'ai vu qu'elle montrait du menton le billet dans ma main gauche. J'ai fait un signe de la tête. Elle te plaît ? Ce n'était pas vraiment le mot non ce n'était pas qu'elle me plaisait, c'était que la plaquette de bois et ma main s'étaient comme trouvées et épousées là d'un coup, et ce sont elles qui m'ont fait hocher la tête à nouveau, comme lorsque Grâce et Stella supplient en chœur et qu'on ne peut pas leur dire non. La femme a dit si tu la veux je te la vends juste pour ce prix-là et j'ai senti mon visage devenir chaud parce qu'à ce moment j'ai su que j'allais accepter et je lui ai tendu l'argent et elle a dit eh bien voilà elle est à toi.

En retournant à la voiture j'avais la sensation d'avoir fait quelque chose d'un peu étrange de l'argent que mon père m'avait donné, mais aussi d'avoir mis la main sur un bien inestimable, comme je n'en avais plus désiré ni possédé depuis ces objets qu'enfant on chérit puis délaisse. Si précieux d'ailleurs qu'il était peu probable

que je puisse le garder longtemps : quelque chose allait arriver elle s'était trompée elle allait s'en rendre compte, la femme en jaune, et me rappeler. En m'éloignant rapidement dans le fleuve des gens et des enfants, des vacanciers tombés du lit décoiffés yeux rougis qui descendaient lentement la petite rue principale de Rauvelle entre les stands de la brocante, je caressais dans la poche où je l'avais glissée le corps encore humide de la tablette. Une tache sombre grandissait en haut de ma cuisse là où la toile kaki de mon vieux short de soldat buvait l'eau de son bois. Mon père à qui je la montrai alors qu'il rangeait dans le coffre de la voiture ses propres trouvailles s'étonna simplement que cette année je n'aie pas acheté de livres, et nous sommes rentrés à la maison des Épinettes où Grâce et Stella étaient levées et prenaient leur petit déjeuner à la table de la cuisine. Arielle et Paul et ma mère, leurs échansons, s'affairaient autour d'elles pour satisfaire leurs désirs de jus d'orange et de chocolat tiède. L'été commençait tout juste, pas celui de la Terre et du Soleil, déjà entamé depuis quelques semaines, mais l'été des humains, notre été.

Il avait commencé dans la nuit, lorsque nous étions arrivés sur l'île après le long voyage depuis Préterny. Nous étions allés nous coucher aussitôt et dès ce matin mon père et moi étions repartis pour la brocante de Rauvelle, qu'il ne manque jamais et où je l'accompagne depuis toujours, et où depuis toujours je m'achète quelques vieux livres avec le billet qu'il me donne. Et cette année j'avais acheté la tablette. Elle était là encore humide contre ma cuisse. Je suis monté la poser sur la table de chevet dans ma chambre puis suis ressorti sur la terrasse, dans le soleil et les cris et les rires que le vent prenait aux fenêtres

ouvertes de la cuisine et envoyait voler dans le ciel. Je suis en vacances et dans quelques jours je serai seul : mes parents, Arielle ma sœur, Paul son mari et Grâce et Stella leurs deux filles partiront passer deux semaines dans la famille de Paul dans le sud de l'Angleterre, à Torquay. Presque seul : Ficelle viendra alors me rejoindre sur l'île. Ficelle, mon copain de lycée. C'est une idée de mes parents pour que je ne m'ennuie pas dans la grande maison sur la dune pendant qu'ils seront partis. S'ils savaient...

2

Je ne suis pas roux mais Ficelle m'a appelé Rouquin dès la première fois où il m'a rencontré au lycée et j'ai ri et nous sommes devenus inséparables, pour le meilleur et pour le pire. Mes parents qui ne connaissent que le meilleur aiment bien Ficelle, et ils m'ont dit qu'il serait mieux ici cet été avec moi au bord de la mer qu'à Préterny. Qu'est-ce qu'il fera là-bas ? Qu'est-ce qu'il y a jamais à faire, aussi bien en été qu'en hiver, entre immeubles et pavillons monotones dans la ville si semblable à ses voisines qu'on ne sait jamais où s'arrête l'une et où commencent les autres ? Il ira traîner le long des rails ou sur le toit de l'usine fermée pour les vacances, en attendant la nuit. Mes parents savent que pour Ficelle tout n'est pas toujours tout rose. Bien sûr s'ils apprenaient tout le reste ils m'interdiraient de le voir, mais moi je ne vois pas les choses de la même façon : Ficelle est toujours prêt à tout,

à tout faire, tout oser, et avec lui je ne m'ennuie jamais et pour tout dire on passe notre temps à rire. Presque tout notre temps. Et puis je sais qu'il a eu moins de chance que moi et je me dis que c'est peut-être pour oublier ça qu'il fait les choses qu'il fait. Il vit seul à Préterny avec son père et la deuxième femme de celui-ci, qui n'aime pas Ficelle et que Ficelle déteste et qui aurait voulu qu'il l'appelle maman et qu'il appelle la sorcière. Une sorcière en tous points différente de sa mère disparue quand il avait cinq ans, son exact négatif, même : de sa mère au contraire il se souvient comme d'une fée, une fée morte qu'il va voir au cimetière parfois dans l'année, toujours en cachette parce que la sorcière ne veut pas qu'il y aille. Il fume une cigarette avec elle assis sur sa tombe. En tout cas c'est ce qu'il dit. Il y va toujours seul. Je ne sais pas si c'est vrai parce que je sais aussi comme il aime mentir et raconter des histoires.

Je ne l'ai connu que tard, car avant de revenir à Préterny il a passé la plus grande partie de son enfance dans un internat en province où sa tante, qui habitait à deux rues de l'établissement, l'avait inscrit pour soulager son frère qui ne s'en sortait plus, seul avec Ficelle après la mort de sa femme. Il fallait que Ficelle s'éloigne. Il a alors quitté Préterny et est parti vivre chez cette Tante Céline qu'il aimait bien, et étudier à l'internat près de chez elle, pour y redoubler classe après classe avant d'en être renvoyé pour avoir bu du vin une nuit dans le dortoir. C'est à ce moment-là qu'il est rentré à Préterny et que nous nous sommes retrouvés pour la première fois dans la même classe au lycée, et bien que très différents nous sommes immédiatement entendus comme des frères lorsqu'ils s'entendent. Je suis ainsi toujours au premier rang de son

public en classe – Ficelle fait souvent le spectacle – et aussi son unique auditeur lorsque, hors les murs, enfin apaisé, il se livre parfois quand il a fumé et qu’il m’a fait fumer aussi, et que nous sommes allongés dans l’obscurité sur le toit de l’usine de vilebrequins. Il parle alors de lui et de son enfance, de Tante Céline et de sa mère et des reproches incessants de la sorcière. J’espère qu’ici sur l’île il se sentira bien et que l’océan les apaisera, lui et les démons qui l’habitent de plus en plus ostensiblement, et qui de plus en plus souvent, ne serait-ce que parce que je passe le plus clair de mon temps avec lui, me gagnent aussi. Mais tout va bien se passer, ici. Je pense. J’espère. Mes parents lui ont proposé de venir me retrouver parce qu’ils l’aiment bien, mais ils ne le connaissent pas. Ils ne savent pas de quoi il est capable. C’est ma faute, c’est vrai : je ne leur ai pas tout dit, mais, en même temps, est-ce que je pouvais vraiment tout leur dire ? Non, c’était inimaginable. Même moi, parfois, j’avais du mal à y croire.

3

Tout le monde est parti au marché et pendant que je prends mon petit déjeuner seul sur la terrasse dans le vent du matin j’étudie plus en détail la tablette de bois achetée à Rauvelle la veille. Je ne comprends pas davantage aujourd’hui ce qu’elle pouvait être ou à quoi elle pouvait servir, mais le charme qu’elle m’a lancé au moment où je l’ai vue opère toujours. Elle est longue comme ma main, mais plus large et plus plate, et maintenant qu’elle a séché

tout à fait se révèle de la teinte uniforme, à la fois sombre et riche, d'un miel de châtaignier. Ce sont surtout ces signes gravés sur ses flancs qui m'intriguent : mesurant à peine un centimètre de haut ils sont soigneusement alignés dans sa longueur et la recouvrent entièrement, des deux côtés. Je crois bien y distinguer des poissons, des flèches, peut-être des formes vaguement humaines, qui se répètent à intervalles irréguliers. C'est joli et étrange, mais qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Soudain j'entends crier bonjour derrière moi, et me retournant j'aperçois notre voisine ici sur l'île, madame Verte, qui traverse son jardin et je lui fais un signe de la main. Elle est là depuis toujours, et je l'ai toujours connue vieille, et toujours travaillant au jardin. Mon père dit qu'elle doit avoir cent ans. Je l'ai appelée madame Verte pendant des années en croyant que c'était son nom – et cela la faisait sourire – avant d'apprendre un jour que c'était Arielle qui, enfant, l'avait rebaptisée ainsi faute de pouvoir prononcer correctement son vrai prénom, Berthe. La vieille dame a adopté le nom Verte de bon cœur, peut-être parce qu'il lui va bien : elle passe sa vie penchée sur ses plantes, et nous trouvons régulièrement sur la petite table de fer de la terrasse un panier ou un cageot de bois plein de ce qu'elle réussit à force d'un travail acharné à faire pousser dans le sol sablonneux de son jardin sur la dune. Elle vient de la ville, pourtant, et n'y connaissait rien au jardinage, auquel elle ne s'est mise qu'à la mort de son mari. C'était ça ou me laisser mourir, nous a-t-elle dit mille fois les larmes aux yeux, après avoir mille fois raconté comment son mari était mort juste après avoir construit de ses mains la maison des Épines Rousses. Parti nager un matin dans le pertuis à Saint Arjan, il

n'était jamais revenu. Ils avaient vendu leur appartement en ville, s'étaient installés là près de la mer pour profiter à deux de leur retraite, et il s'en était allé presque aussitôt et l'avait laissée seule. Seule face à l'océan et à sa peine. Elle n'avait eu ni la force de revendre la maison, elle y avait songé, ni celle d'entrer un jour dans l'océan pour aller s'y noyer et le rejoindre, elle y avait songé aussi disait-elle avec le sourire. Au lieu de ça un autre matin, un jour où elle avait enfin vu que les mauvaises herbes commençaient à envahir son terrain, elle s'était mise à les arracher, puis avait planté quelques fleurs et quelques salades et n'avait plus jamais arrêté. Madame Verte.

J'avais fini mon café et n'en savais pas plus sur la tablette de bois, et je me suis levé et étiré en regardant danser les vagues un peu plus bas. Notre maison se trouve sur la longue anse de sable qui va de la plage des Sabliers à celle de Lancre en passant par celle des Belles. Debout sur la dune, posée entre celle de madame Verte et celle des Meunier qui se tiennent un peu en retrait, elle semble veiller sur l'océan. Côté plage une terrasse donne, après une petite porte de fer forgé, sur la dune qui surplombe les Belles, tandis qu'au dos, après les maisons Verte et Meunier, le terrain descend en pente douce vers la rue et le quartier des Épines Rousses, un entrelacs de ruelles entre la forêt et la mer dont les noms semblent avoir été donnés par un enfant : l'Allée des Corsaires, la Rue des Fleurs, le Chemin du Trésor ou celui des Oiseaux. Comme des moutons s'abritant du soleil les maisons y sont disséminées sous de grands pins maritimes au milieu de terrains séparés par de petits murets aussi blancs qu'elles, et personne ne trouble jamais la paix qui habite le quartier avec le soleil et le vent, les

grenouilles et les oiseaux, le sable et le tapis de sphaigne. Depuis aussi loin que je me souviens je suis heureux d'être ici, dans la lumière d'argent du ciel, les parfums mêlés des pins et des ulves, les formes arrondies de la dune et, montant de derrière elle, le battement lent du cœur d'eau de l'océan.

4

Ficelle était par nature un garçon rêveur et fantaisiste, un lycéen pacifique mais hésitant entre ne rien faire et s'amuser. Tout le monde l'aimait bien même si derrière les incessants coups de menton sur le côté pour ranger la mèche de cheveux qu'il avait éternellement dans les yeux il y avait un donneur de fil à retordre, un repousseur des limites, un équilibriste de l'insolence, un jongleur du mauvais goût, un cancre fulgurant. Il pouvait passer dans la salle de classe voisine par les fenêtres pendant que le professeur écrivait au tableau, répondre en sabir italien en cours d'anglais ou rédiger son devoir d'espagnol en morse. Il avait semé des centaines de tournesols sur le gazon poussant sous les fenêtres du proviseur et collé entre elles toutes les balles de ping-pong de la réserve du gymnase. Rien n'avait jamais pu être prouvé qui l'accusât formellement, mais tout le monde savait que c'était lui. En véritable enragé de la réprimande il semblait s'efforcer de se faire reprendre par les adultes de tous âges et de toutes fonctions pour une raison ou une autre. C'était plus fort que lui, et que tout le monde – y

compris moi, son ami, son ombre – lui soulignait parfois la futilité d'un tel comportement n'y changeait rien. Rongé par le désir de se faire tancer et punir tout lui était bon : il laissait pendre un pan de sa chemise par sa braguette ouverte lorsqu'il était appelé au tableau, se levait pour cracher dans la poubelle au pied du bureau, descendait les escaliers sur les mains, ou griffonnait des ignominies partout où il pouvait, le sol et les chaises, les tables et les murs, les troussees et les manteaux. À court d'idées, il s'endormait sur sa table jusqu'à ce qu'on vienne le réveiller, et parfois pour y parvenir il fallait aller chercher le proviseur, qui je crois – comme beaucoup – l'aimait bien malgré tout. Ficelle ouvrait les yeux au son de sa voix comme un chien à celle de son maître et sortait avec lui en souriant, heureux sûrement d'être emmené en promenade. Mon père disait – mais en riant – que c'était un vrai emmerdeur. En ville ce n'était pas très différent : Ficelle faisait sortir de leurs gonds les commerçants en déambulant sans but dans leurs magasins et en touchant à tout sans jamais rien acheter, les agents municipaux en grimpant dans les arbres des parcs, les propriétaires de chiens en leur aboyant dessus, ou les habitants des pavillons en sonnant chez eux pour leur demander l'heure. Et si j'étais avec lui dans ces moments-là, que je le veuille ou non je me retrouvais à devoir partager sa fuite. On s'arrêtait trois rues plus loin, pliés en deux comme si on cherchait notre souffle par terre, les mains sur les côtes, lui pour un instant euphorique et moi pour un instant furieux : putain Ficelle mais arrête de faire des trucs comme ça putain tu es chiant!...

Il prétendait ne pas savoir lui-même d'où lui venait son surnom, Ficelle. Si on lui demandait pourquoi Ficelle

il s'étonnait d'abord : mais parce que c'est mon nom, tiens. Non c'est ton surnom. C'est pareil non ? Oui et non, mais pourquoi Ficelle... d'où est-ce que ça vient?... pourquoi pas Bouteille ou Clou ou Robinet, je ne sais pas, moi ? Les bras semblaient lui en tomber. Bouteille ou Clou ? Mais pourquoi je m'appellerais Bouteille ou Clou ? D'accord, mais pourquoi Ficelle alors ? Et on recommençait à zéro. D'une façon ou d'une autre il se dérobaît toujours devant cette question. Au moins à moi son ami il faisait grâce des explications imaginaires qu'il improvisait parfois, toujours différentes. Un jour Ficelle avait donné une réponse personnalisée à la jeune et timide madame Schtraub, curieusement professeur d'espagnol, mais à qui il aimait généralement s'adresser en allemand d'opérette eu égard à son nom. Comme elle lui avait posé la question un matin à la fin d'un cours, il s'était penché sur son bureau, y avait posé ses avant-bras, avait rejeté d'un geste la mèche de cheveux tombée sur ses yeux et, approchant son visage de l'oreille de l'enseignante lui avait soufflé quelque chose d'une voix rauque et elle avait rougi. Il avait depuis donné de la phrase cent versions différentes. Mystère. Un de plus le concernant. Après ça il passait des cours entiers à la regarder la paupière lourde. Savait-il vraiment lui-même d'où venait le surnom ? Il l'aimait tant que je pensais qu'il lui avait été donné par sa mère. Personne n'employait jamais son vrai prénom, personne sauf la sorcière, quand elle ne l'appelait pas plus simplement « la mauvaise herbe », et chaque fois que je l'entendais dire ces mots je pensais à la maison des Meunier, sur l'île, et à cette saleté de chien.

5

Personne n'arrache plus les mauvaises herbes dans le jardin de l'autre maison qui se trouve derrière la nôtre, en face de celle de madame Verte, et qu'on appelle toujours la maison des Meunier même si lesdits Meunier sont morts depuis quelques années. Les gens disent que la maison est abandonnée parce que les héritiers se disputent la succession, et les murs blancs sont devenus gris, des traînées sales coulées du toit les parcourent, et le bleu autrefois gai des volets a terni, leur peinture s'écaille maintenant au soleil au vent et à la pluie. Je ne m'approche jamais trop de la maison et pourtant malgré ces précautions parfois par le simple fait que je la regarde un aboiement que je suis seul à entendre me fait sursauter, et surgit tout à coup dans mon esprit le chien noir du passé.

C'est Loxy qui revient ainsi quelquefois, mort depuis bien longtemps lui aussi : chien femelle berger quelque chose, grosse bête au ventre fauve et au dos noir jais, qui venait coller son flanc au grillage séparant le fond de notre terrain de celui des Meunier pour que je caresse de la pointe des doigts ses poils corbeau à travers le quadrillage de fil de fer rouillé de la clôture. Elle pouvait rester ainsi une éternité à se laisser caresser, la chienne, yeux mi-clos, la gueule entrouverte laissant pendre, agitée d'un mouvement régulier de bas en haut, la fine escalope de sa langue. Les Meunier, depuis la terrasse où ils étaient assis au soleil, elle en blouse à fleurs et lui torse nu, nous regardaient faire avec un sourire ému, heureux que leur

chien soit heureux, et lorsque j'envoyais par mégarde mon ballon ou mon volant de badminton par-dessus le grillage ils me disaient que je pouvais venir le rechercher que je n'avais rien à craindre et effectivement j'ouvrais la petite porte au bout de la clôture et j'entrais chez eux et le chien me faisait la fête et, passé les premières craintes, je m'accroupissais pour le caresser en tentant d'éviter qu'il me lèche le visage.

Et puis un jour je suis entré et la bête est venue vers moi tout droit la queue basse en silence, et lorsque j'ai lu dans le pelage dressé sur son dos et dans ses yeux différents de ce qu'ils étaient d'habitude quelque chose qui m'a fait peur j'ai fait demi-tour pour retourner vers la porte, mais elle a bondi quand même et a planté ses crocs comme deux couteaux dans la chair de mon mollet et je me suis entendu pousser un cri aigu, et puis elle m'a relâché et je suis sorti en courant. Les Meunier ont dit ensuite que le chien avait eu un réflexe de protection de leur maison parce qu'ils étaient absents et moi j'avais deux trous dans le mollet semblables à celui que Ficelle s'est fait un jour dans le bras en y tirant un plomb avec un pistolet à air comprimé, dans un de ses accès de folie douce à la fin d'une soirée où il avait trop bu, trop fumé, trop tout. Du pur Ficelle. Après, j'ai arrêté de caresser le chien, et même de m'approcher de la clôture, où il continuait pourtant, amnésique, à venir se coller en remuant la queue lorsqu'il m'apercevait. J'évitais les Meunier autant que possible, et si parfois ma balle ou mon volant passait par-dessus le grillage je cessais de jouer et rentrais et l'oubliais mais la retrouvais le lendemain dans notre terrain. Lorsqu'un jour enfin le chien est mort et que j'ai vu madame Meunier les yeux rougis dire sa peine à ma